

Yan Marchand

Les Prothétiques

Les Maréchal étaient d'une courtoisie impeccable, résultat d'une éducation aussi souple que juste, mais surtout d'une réelle entente dans le mariage ; l'envie qu'ils avaient eue de se plaire à tout âge les avait peu à peu rendus meilleurs, chacun ayant sacrifié ses petits défauts pour accroître le plaisir de l'autre ; si bien qu'entrés dans la vieillesse comme dans une chose nouvelle, ils auraient pu se vanter, si cela avait été dans leur caractère, de n'avoir jamais connu de dispute ; quant à ceux qui les connaissaient, aucun ne pouvait prétendre sans mentir les avoir vus s'adonner à un vice quelconque.

Leur maison aurait pu être riche s'ils n'avaient été honnêtes. Monsieur avait à cœur de travailler ni dur ni mal, et Madame, qui avait élevé trois enfants avec les difficultés et les joies que l'on imagine, avait bien mérité quelque repos. Si leurs ancêtres avaient été aisés, l'essentiel de la fortune héritée avait servi à l'entretien de la maison, au financement des études et au confort des autres. Le reste avait été dépensé en cadeaux, babioles, repas et autres surprises. Ils avaient laissé filer l'argent pour ces choses éphémères qui rendent la vie si douce, et ils comptaient bien mourir dans une dernière dépense.

Ils avaient gardé tant d'amis de jeunesse qu'ils déclinaient une invitation par jour. Car, malgré le nombre de leurs qualités, ils n'avaient pas encore le don d'ubiquité. Mais ils remerciaient si poliment ceux qui les demandaient qu'on ne leur tenait jamais rigueur du refus. En un mot, les Maréchal prouvaient par l'exemple à ceux qui avaient l'impudence d'en douter

qu'une vie de bonté et de plaisirs simples mène à une sagesse tranquille et bien entourée.

Seulement, à force d'être respectable on s'ennuie, et Monsieur désirait que son monde de constance fût traversé par une aventure. Comme il n'avait pas le pied marin, ni le goût de la vitesse et encore moins celui des hauteurs, il voulut une odyssée confortable, simplement un léger écart par rapport au rivage. Une simple dérive. Il rêvait d'adultère. Malheureusement, il aimait son épouse, et la simple idée de la tromper le répugnait. Le projet fut enfoui, mais dans une poitrine si fertile en désirs qu'il se mit à germer et à croître, se ramifiant, jetant des ombres partout. Les matinées de soleil lui apparurent traversées de pluie. Les soirs tranquilles, pleins du tintamarre des métros, des véhicules du périphérique et des voix sinistres de la télévision, achevèrent de l'exaspérer. Alors, Monsieur Maréchal devint sombre à son tour, son esprit s'ensauvageait. Il finit par avoir des rêves de centaures au banquet des Lapithes.

Son épouse, à qui il ne pouvait cacher aucune déprime, se mit à le questionner. Il avait les yeux si pleins d'amour et de rancœur mêlés qu'elle lui trouva un drôle de regard. Inquiète, elle se mit à jouer d'amabilité pour le mettre en confiance et, en effet, elle parvint à lui apparaître ainsi qu'une femme à qui l'on peut tout dire, alors il s'exclama « Au diable ! » et céda :

« C'est que, commença-t-il après s'être raclé la gorge, un peu gêné, nous ne pouvons demeurer comme cela jusqu'à notre mort !

— Comment ça, « comme cela » ? demanda Madame Maréchal, qui entendait bien, à la généralité du propos et au ton grave qu'empruntait son mari, qu'on s'apprêtait à évoquer une crise profonde.

— Eh bien, tout se passe si bien...

— Qu'aurais-tu voulu, qu'on soit mal ?

— Non, mais pas trop bien, il me manque un petit quelque chose, une petite erreur, un nuage, tu vois ? Je n'ai jamais volé, menti que pour le bien d'un autre, nous avons élevé nos enfants comme il convient. Et tu sais que je ne t'ai jamais trompée. Je n'ai même jamais regardé d'autres femmes que toi.

— C'est normal, je suis la plus belle », dit Madame Maréchal en riant. Elle était rassurée d'entendre son mari regretter de

n'avoir pas eu une vie plus houleuse. Il ne s'agissait donc que d'une simple amertume d'homme vieillissant qui se rend compte en fin de parcours qu'il n'a jamais été autre chose que lui-même.

« Je suis sérieux, dit-il d'un ton qu'il aurait aimé plus sérieux encore.

— Moi aussi, reprit-elle en contenant un nouveau rire. Et que veux-tu me dire ? Tu regrettes tout cela ?

— Ce n'est pas drôle. Écoute-moi. Depuis quelque temps, j'ai le désir d'une autre femme.

— De qui ? demanda Madame Maréchal, devenue soudain très pâle. Je la connais ?

— Non, et pour cause, je ne sais même pas si elle existe. Je te dis « une femme », je te parle de toutes les femmes, de la féminité, bref cela m'obsède, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie de t'être infidèle.

— Pourquoi me le dire, alors ?

— Parce que je ne veux pas te tromper. »

Madame Maréchal, qui était d'une nature plutôt riante, ne riait plus du tout.

« Je ne te suis pas. Tu veux me tromper tout en restant fidèle.

— Oui ! C'est ça ! Je savais que tu comprendrais ! » s'exclama Monsieur Maréchal, qui, fou de joie, enlaça la taille de sa femme.

Perplexe, elle le repoussa.

« Mais alors que veux-tu, ma bénédiction ? Que je te dise : « Va ! Je ne me sentirai pas trahie » ? Ou alors, tu penses peut-être me faire un discours ambigu sur certaines pratiques ? Je te dis tout de suite que c'est non ! Je ne cautionnerai pas ce genre de cochonneries ! Que diraient les enfants ?

— J'imagine qu'on n'irait pas leur dire, reprit Monsieur Maréchal après un court moment d'hésitation, mais de toute façon, ça n'a rien à voir avec ce que tu penses. Inutile de se trahir ou d'imaginer des choses compliquées : je voudrais juste que, pendant quelques heures dans la semaine, tu deviennes une autre.

— Une autre ?

— Eh oui, tu changes un peu de vêtements, de manière de parler. On se donne un rendez-vous secret, nous allons au restaurant, tu prends un autre caractère, on fait connaissance. Ensuite, je reconduis l'amante et je rejoins l'épouse. Tu me demanderas d'où je viens, et je te mentirai.

— Il s'est produit un court-circuit, mon bon ami ! s'exclama Madame Maréchal, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Je ne suis pas responsable de mes désirs, tout de même. J'essaye de trouver une solution honorable pour nous deux. C'est plutôt raisonnable.

— Alors, c'est que j'ai perdu la raison. »

Madame Maréchal aimait suffisamment son mari pour entendre cette excentricité, mais quelque chose de son éducation, ou peut-être de la logique, lui interdit de prendre cette demande au sérieux. Aussi refusa-t-elle, après lui avoir conseillé de se doucher à l'eau froide. « À ton âge, avait-elle fini par lui dire, on pense plutôt à sa retraite, aux parties de pêche, au salut de son âme. » De ce jour, Monsieur Maréchal adopta une mine épouvantable, car il aimait son travail, assez peu le poisson, et se fichait éperdument de son âme.

Lorsque les enfants vinrent en fin de semaine pour dîner, ils ne purent s'empêcher de constater la mauvaise humeur de leur père. La cadette en fit la remarque au moment du fromage. Monsieur Maréchal, qui ne savait pas mentir, avoua s'être disputé avec leur mère : il ne lui pardonnait pas un refus pour un service qu'il lui avait demandé. Les enfants n'insistèrent pas, seulement ils lui firent comprendre que, si elle avait refusé, c'était que la raison devait en être, si ce n'est bonne, au moins pas trop mauvaise, et que, de toute manière, rien n'autorise les fâcheries, surtout lorsque les enfants sont là. Car c'est bien connu, en famille il faut tout dire, mais ne jamais en paraître affecté. Alors Monsieur Maréchal accorda à sa méchante humeur un moment de répit. Seulement, le mal était fait, il avait inquiété son monde.

Lors d'une balade dans le jardin, l'aîné, qui était curieux de nature et laissait traîner depuis l'enfance ses oreilles dans l'intimité de ses parents, confia à ses deux sœurs qu'il les avait entendus se faire une remarque au sujet d'une autre femme.

Le lundi, Monsieur Maréchal partit travailler en marmonnant, il revint le soir, silencieux. Lors du repas, il tordait sa cuillère à melon lorsque Madame Maréchal s'énerma :

« Mais laisse cette cuillère tranquille ! C'est toujours cette histoire qui te dérange ?

— Eh oui, que veux-tu, elle me chiffonne, je n'y peux rien.

— Et que comptes-tu faire ?

— Que veux-tu que je fasse ? Je vais attendre que ça passe.

— Et si cela ne passe pas ?

— Eh bien, j'attendrai que cela passe quand même.

— Tu ne pourras être contrarié indéfiniment, car dans un service à melon il n'y a que six cuillères, et tu ne peux pas condamner ta famille à manger ce fruit avec des cuillères à café. »

Monsieur Maréchal sourit. Il reposa l'ustensile sans avoir entamé la chair.

« J'aimerais t'aider, tu le sais bien, reprit-elle.

— Alors aide-moi.

— Mais ton idée, là, elle me fait l'effet d'une perversion.

— Moi, elle me semble honnête.

— Et si cela se sait ?

— Que veux-tu qu'on dise ?

— Et les enfants, s'ils apprennent ça ?

— Pourquoi voudrais-tu qu'ils le sachent ? On ne va pas aller leur dire, tout de même. Et puis, de toute manière, il n'y a pas de mal.

— Mais en admettant que j'accepte, en un sens, tu me serais infidèle.

— Mais dans un autre, non », sourit Monsieur Maréchal, ravi de voir sa femme douter.

Il insista un peu, lui présenta les avantages de cette situation, les fit briller ainsi que des diamants, affirma que dans un couple il n'y avait rien de plus sain que de jouer, de plus juste que de s'entendre au préalable sur les règles. Ses yeux se mirent à pétiller d'une telle gourmandise qu'elle prit peur.

Comme il n'y avait plus grand-chose à dire, elle s'en fut au lit, mais, ne trouvant pas le sommeil, elle s'enfonça dans le canapé du salon pour réfléchir. Dans une quinzaine de jours, la cadette reviendrait à la maison pour l'été. Le contact de sa fille mettrait peut-être Monsieur Maréchal dans de meilleures

dispositions. Il finirait bien par avoir honte en imaginant la réaction des enfants s'ils venaient à découvrir son projet.

En attendant, il exaspérait chaque jour son épouse un peu plus. Toutes les cuillères du service y passèrent, si bien qu'on arrêta d'acheter du melon. Il tordit les pics à bigorneau, s'enfonça un cure-dent dans les gencives à force de le mâchonner, épuisa le ressort des pinces à escargot, cassa net la pince à crabe, le casse-noisette, plia plusieurs dents à chaque fourchette. Comme les ustensiles commençaient à souffrir et, qu'à force de tapoter sur la vaisselle avec ce qui lui passait sous la main, il avait fendu les verres et ébréché des assiettes, Madame Maréchal commença à se dire qu'il lui faudrait entendre la requête de son mari.

L'été arriva, et avec lui, la cadette. La maison s'anima d'une joie extraordinaire. Elle avait obtenu son diplôme de commerce, et la boîte dans laquelle s'était déroulé son stage lui avait offert de l'embaucher dans deux mois. Et l'on était heureux, car c'était devenu une chose rare. Elle parla de voyages, de projets et d'amis, la vie fourmillait dans ses rêves de voiture et de maison. Tout cet enthousiasme déchira un peu le cœur de Madame Maréchal puisque, dans tout ce que sa fille tenait comme essentiel à son bonheur, elle n'incluait jamais ses parents. Ils avaient fait leur office, étaient ainsi que ces petites figurines en plâtre, de mauvais goût comme celles des crèches, que l'on a beaucoup regardées étant enfant et qui n'amuse plus.

Alors elle se mit à rêver de petits-enfants pour combler cette horrible lacune dans laquelle fait entrer la vieillesse. Les aînés s'étaient déjà enfoncés dans la force de l'âge sans avoir ressenti le besoin de se multiplier, et il était peu probable que la chose fût faite avant qu'elle ne fût grabataire et inconsciente de l'extension de la famille.

Agréable à tous, elle n'était cependant plus nécessaire à personne, ce qui est insupportable pour une femme qui a été mère. Sa présence rayonnait autant que celle d'un bon gros chien de compagnie, on attendait de la voir mourir pour s'en passer parfaitement. On la regretterait, énormément, joyeux cependant de ne plus perdre son temps à lui prodiguer des soins pénibles. Elle espérait beaucoup de la plus jeune, qui des trois était la plus vivante et la plus insouciante, pour lui

donner un être neuf qui pût encore lui offrir l'illusion d'être indispensable.

Les deux mois de vacances se passèrent dans ce trouble. L'aîné et la deuxième vinrent rendre quelques visites. Les repas furent agréables, d'autant que Monsieur Maréchal, qui semblait avoir oublié sa fantaisie du mois de juin, avait retrouvé sa jovialité, celle que ses filles adoraient et que son garçon, par jalousie, trouvait excessive.

Il semblait que cette histoire d'adultère était enterrée. Mois de septembre, Madame Maréchal ressentit un vide immense en défaisant le lit de sa fille.

Un soir dans le salon, à regarder la télé, elle eut peur de tout perdre. Cette boîte lui avait collé une telle indigence dans l'esprit que, dans ce moment de creux, elle se mit en alarme. Elle se sentit elle-même pauvre et plate, digne d'aussi peu d'intérêt que les images qui défilaient devant ses yeux. Tous ces jeunes gens qui se trémoussaient sur les plateaux, la silhouette brûlée par les spots, semblaient lui chanter : « Tu es morte ! » Les filles étaient loin, le garçon l'avait toujours été. À présent, elle craignait d'avoir résigné son mari par ses refus, et de l'avoir jeté pour de bon dans les bras d'une autre. S'il avait recouvré sa bonne humeur, c'était sûrement qu'il s'était résolu à la tromper pour de bon.

Monsieur Maréchal vit une enveloppe glisser sous la porte de son bureau. Étonné, il se redressa, ouvrit, et lut en soupirant. Rendez-vous était fixé pour le soir même dans une allée du parc où s'élançaient d'immenses châtaigniers. Plein d'excitation, il rangea le mot dans un tiroir comme il le faisait étant jeune homme avec les billets doux.

Fou de joie, il désira d'être présentable. Il eut même la prétention d'être beau. Il sentait rejaillir en lui la sève lourde de l'adolescence. Il passa un de ses plus beaux costumes. Il était bleu de nuit. Dans son impatience à paraître glabre comme un jeune homme, il s'était écorché le menton. Enfin, il dévala les degrés, parfumé et souriant, déguisé en galant, mais au bas de l'escalier, sa femme le regardait descendre avec un drôle d'air.

« Où vas-tu ? »

Monsieur Maréchal, surpris, balbutia :

« Eh bien... le parc... »

— Quel parc ? demanda Madame Maréchal en relevant le sourcil.

—... Notre rendez-vous.

— Mais de quel rendez-vous me parles-tu ? Et depuis quand te rases-tu le soir ? »

Puisqu'il fallait penser à certains détails pour que l'aventure parût plausible à leurs imaginations, Madame Maréchal avait cru bon de mettre au plus vite son mari dans le bain. Monsieur Maréchal en resta bouche bée. Sa femme repartit de plus belle :

« Et le costume, c'est pour regarder la télé ? »

Monsieur Maréchal déballa son mensonge aussi facilement qu'une vérité. Il trouva l'impression fort agréable.

« Ce soir, je veux que tu te fasses plus belle que tu ne l'es déjà, je t'emmène au restaurant qui donne sur le parc. »

Madame Maréchal fit semblant de le croire, car le mensonge lui sembla crédible. Pour ce soir, le rendez-vous secret était raté puisqu'on dîna entre conjoints, un peu tristement. On avait beaucoup parlé des enfants. En regardant par la vitre l'alignement jaune des réverbères, elle se demanda si les arbres derrière, plongés dans l'ombre, avaient commencé à rougir.

Le lendemain, une nouvelle lettre fut glissée sous la porte. La maîtresse reprochait à Monsieur Maréchal de lui avoir posé un lapin. C'était signé « Clotilde ». Il trouva que c'était une drôle d'idée quand on a le loisir de choisir son prénom, mais si sa femme désirait être appelée ainsi, il dirait « Clotilde » avec l'accent des amants. Il répéta dix fois « Clotilde », essaya de lui trouver un petit nom, s'arrêta sur « Clo ».

Lorsque, vers 11 heures, sa femme alla se coucher, Monsieur Maréchal prétextait une lourdeur à l'estomac pour ne pas la suivre. Vers minuit, après avoir vérifié qu'elle dormait bien, il enfila sa veste pour longer la grille du parc. L'été s'engourdisant, la fraîcheur s'installait. Il attendit un moment, les mains dans les poches, le menton collé contre la poitrine. Elle vint.

Monsieur Maréchal la reconnut à peine tant elle était maquillée. Elle portait une robe coquette qui tenait à merveille sa poitrine de vieille amante. Il la pressa chaleureusement

contre lui en l'appelant « Clo ». Madame Maréchal avait imaginé qu'aussitôt après s'être vus, il se serait mis à rire en trouvant la scène grotesque, mais l'accolade lui fut si douce que son époux lui apparut presque aussi beau qu'au temps de sa jeunesse. Elle retrouva les premiers émois de leur rencontre. Désarmée, elle ne sut rien dire, se contentant de sourire et de s'ouvrir à ses baisers.

Ils firent ensemble le tour extérieur du parc, avant de s'adosser contre les barreaux de la grille. La nuit laissait monter l'odeur tranquille des arbres. L'air était encore sucré, conservant quelque chose de l'été qui s'achevait. Les mots qu'ils se dirent alors furent d'une grande amitié. Abouché, Monsieur Maréchal crut par instant recevoir le souffle d'une autre. Ils passèrent côte à côte une bonne partie de la nuit. Il fut convenu qu'ils s'étaient rencontrés par hasard dans ce même endroit. Ils s'étaient revus plusieurs fois pour bavarder. Ce soir, c'était le premier rendez-vous. Monsieur Maréchal fut un peu nerveux, mais se découvrit excellent amant, prolix et drôle, capable d'avoir un point de vue intéressant et dégagé sur nombre de choses. Clotilde était une femme un peu grave sans être triste, ne vivant plus que par habitude, heureuse en tout cas d'avoir trouvé Monsieur Maréchal pour lui tenir compagnie.

En se quittant, ils se dirent à demain. Quand Monsieur Maréchal se glissa sous la couette, le corps de sa femme était encore glacé d'avoir traîné dehors ; il voulut la serrer pour la réchauffer ; elle alluma la lumière au lieu de recevoir son embrassade :

« Tu étais passé où ? »

— J'étais parti vers le parc me promener, je ne digère vraiment pas.

— Tu aurais pu me prévenir ! »

Monsieur Maréchal fut un peu gêné du zèle que sa femme mettait à générer la confusion.

Le lendemain, il prétextait une vague livraison pour aller voir Clotilde. Lorsqu'il rentra, un peu coupable, sa femme l'attendait, souriante et gaie comme à l'ordinaire. Elle fit semblant de ne rien soupçonner. Sa voix était légèrement enrouée, elle avait dû prendre froid. Il tardait déjà à Monsieur Maréchal d'inventer un autre mensonge pour éprouver la crédulité imaginaire de sa

femme. Il dut convenir qu'il aimait le secret et les subterfuges tout autant que les rendez-vous proprement dits. Seulement, il sécha très vite. Fait une ou deux fois, le coup de la livraison avait commencé d'éveiller les soupçons. Le travail était un mauvais alibi puisque cela faisait trente ans que ses horaires n'avaient pas bougé ; il était maladroit de se mettre à en inventer d'autres. Il lui fut donc difficile de voir sa maîtresse régulièrement, il y eut même une semaine d'interruption complète pendant laquelle il ne trouva aucun prétexte pour tromper la vigilance de sa femme. Il faut dire qu'il ne s'était pas vraiment creusé la tête puisque Madame Maréchal s'était retrouvée alitée cette semaine-là, toute fiévreuse. On ne la reprendrait plus à traîner la nuit au début de l'automne. Quand elle alla mieux, il imagina une soirée chez un ami et put revoir Clotilde ; ils ne s'étaient pas étreints qu'aussitôt cette dernière lui reprocha d'avoir espacé les rendez-vous à dessein, d'accorder trop de temps à son épouse et, peut-être, de l'aimer encore. Elle était jalouse et craignait de voir son amant revenir à ses amours conjugales.

Monsieur Maréchal la trouva bien sotté d'espérer une quelconque fidélité de la part d'un homme adultère. Mais sa femme avait jugé qu'il était grand temps de lui faire une petite crise de jalousie, pour bien lui montrer que les maîtresses ont autant d'exigences que les régulières, et qu'à les démultiplier, on ne fait qu'accroître d'autant les problèmes. Madame mit tous ses nerfs en branle pour faire de Clotilde une emportée. Les hommes l'avaient souvent déçue, peut-être parce qu'elle-même était décevante. Elle voulut faire promettre des choses à Monsieur Maréchal, qui s'y refusa. Il finit par lui avouer qu'il était encore épris de son épouse et qu'à choisir, il eût préféré la perdre, elle. En secret, Madame Maréchal se réjouissait de supplanter l'amante. Alors, elle trouva opportun d'amorcer une dispute, une vraie, avec ses injures et ses injustices. Monsieur fit des réponses en affectant de rester calme, car c'est ainsi que l'on procède lorsque l'on commence à haïr. Ils se poussèrent dans de tels retranchements qu'ils jugèrent préférable de ne plus se revoir. L'affaire était réglée, on avait joué, on ne s'amusait plus, on retournait à la normale.

Monsieur Maréchal rentra fort triste, mais il se consola en voyant sa femme lui préparer un repas. Il se mit en cuisine pour

la regarder faire et lui proposer une aide qu'elle refusa, doutant de pouvoir être aidée par quelqu'un d'aussi dépourvu de tout talent culinaire. Finalement, Monsieur Maréchal se trouva satisfait de la tournure des choses ; il avait eu et perdu Clotilde ; ce petit soupir amoureux avait suffi à éteindre l'incendie.

Seulement, à l'heure de se coucher, Madame Maréchal se sentit étrangement frémissante des larmes de Clotilde. Elle se remit à penser à cette femme qu'elle avait été pendant quelques heures. Durant le dîner, elle avait déjà senti monter une amertume, une étrange vexation, comme si, en répudiant Clotilde, son mari l'avait également humiliée. Le lendemain matin, elle considéra ce sentiment confus et prit le parti d'en rire, mais rien n'y fit, une humeur la travailla jusqu'au soir. Il ne pouvait pas rejeter une partie d'elle-même, fût-elle jouée.

Le téléphone sonna :

« Georges ! Réponds ! » cria Madame Maréchal.

Monsieur Maréchal décrocha le combiné en s'étonnant d'avoir un coup de fil à cette heure.

« Georges, murmura une voix de femme.

— Oui, répondit-il.

— C'est Clotilde. »

Monsieur Maréchal resta muet.

« Je veux te revoir. On a eu tort de se dire des choses.

— Je n'ai plus envie de jouer, tu sais. Ne te force pas. Mais tu appelles d'où ? Tu as acheté un portable ?

— De chez moi, je t'attends. Si tu ne viens pas, j'irai voir ta femme, je le ferai. »

Monsieur Maréchal se piqua finalement au jeu. Les mois d'automne s'annonçaient déjà longs et pluvieux. Il n'en fallut pas plus pour ressusciter sa lubie. Toutefois, comme le personnage de Clotilde le mettait mal à l'aise, il décida de rompre avec lui, définitivement. Il arriverait bien à obliger sa femme à emprunter une identité plus liante.

« Je pensais qu'on avait décidé de ne plus se voir. Laisse-moi.

— Je t'en prie, Georges, viens, juste une fois. »

Monsieur Maréchal raccrocha en souriant après avoir joué la fermeté. Il fouilla aussitôt la maison pour retrouver sa femme. Il croyait qu'elle l'attendait, farceuse ; ils auraient échangé un

sourire complice. Il la trouva dans le salon, en train de lire une revue. Les yeux brillants de larmes.

« Qui c'était ? demanda-t-elle.

— Oh, rien, c'était une collègue, répondit Monsieur Maréchal, qui comprit immédiatement qu'elle voulait reprendre le jeu à fond.

— Un dimanche ? Tu te moques de moi ?

— Non, je te jure. Y a eu une fuite pendant le week-end et elle ne trouvait pas la clef du local.

— Et tu travailles avec des femmes maintenant ?

— C'était la femme de ménage. »

Madame Maréchal fit une moue suspicieuse. Monsieur Maréchal craignit qu'elle se doutât de quelque chose avant de se rendre compte de l'absurdité de cette appréhension.

Madame décida d'enterrer ce qui en elle était Clotilde et que son mari n'aimait plus. Elle conçut une autre vie : celle de Jehanne. Cela lui était venu à l'instant, comme dans un éclair. Elle avait lu ce prénom dans sa revue, c'était celui d'une actrice ou d'une chanteuse, elle n'avait pas vraiment fait attention. Le prénom lui semblait gai, voilà tout. Plus jeune quoique désuet, mais plus aimable. Ce rôle promettait déjà d'être mieux apprécié que l'autre. Jehanne, c'était parfait. Elle comptait sur cette passion pour écraser les regrets de l'ancienne.

À la sortie du travail, Monsieur Maréchal fut surpris de voir sa femme qui l'attendait sur le trottoir d'en face :

« Mais qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il après avoir traversé la route, s'approchant d'elle pour la baiser.

— Pardon ? dit-elle en se reculant.

— Ah, et t'es qui, là ? demanda Monsieur Maréchal, un peu méfiant, craignant d'avoir encore affaire à Clotilde.

— Je ne vous permets pas, Monsieur...

— Maréchal, je m'appelle Georges Maréchal, je vous aurai confondu. Vous ressemblez fort à une amie que je n'ai pas vue depuis longtemps, expliqua-t-il, comprenant qu'elle s'essayait à un autre rôle.

— Pour vous faire pardonner, vous pouvez peut-être m'aider. Je dois aller à la gare, c'est votre route ?

— Pas vraiment.

— Alors c'est parfait, ce sera un vrai service. »

Il hésita, mais la curiosité de savoir jusqu'où elle oserait pousser son numéro l'emporta.

Ils montèrent ensemble en voiture, parlèrent de choses et d'autres. Monsieur Maréchal pouffa de rire lorsque sa femme laissa entendre qu'elle n'avait que trente-quatre ans.

« Pourquoi riez-vous ?

— Trente-quatre ans, quand même...

— Vous ne me croyez pas, vous voulez voir ma carte d'identité ? »

Monsieur Maréchal s'excusa et prétexta qu'il avait ri parce qu'il pensait qu'elle se vieillissait. Jehanne en fut flattée. Arrivés à la gare, ils se dirent adieu après s'être regardés un long moment :

« Vous m'aideriez à porter ma valise ? demanda-t-elle soudain.

— Mais, vous n'en avez pas.

— Ah, bon ! et ça, c'est quoi ? »

Elle désigna le vide, puis fit semblant de porter une charge trop lourde. Alors Monsieur Maréchal simula qu'il la soulageait. Il trottait sur le quai de la gare avec dans les bras cette charge invisible. Puis Jehanne, sur la première marche du train, lui prit le visage pour y enfoncer son regard. Madame Maréchal pensait qu'une passion fougueuse conviendrait mieux à son mari.

« Vous savez, ce n'est pas par hasard si j'étais à la sortie de votre travail. Je vous vois chaque matin, dit-elle, un éclair dans les yeux. N'avez-vous jamais fait quelque chose de fou ?

— Euh, pas vraiment, pourquoi ?

— Montez avec moi. J'ai votre billet en poche pour Paris. Nous y passerons le week-end.

— Mais je suis marié, ma femme m'attend.

— Vous ne lui avez jamais menti ?

— Non. »

Ce mensonge dans le mensonge fit à Monsieur Maréchal une drôle d'impression. Le monde soudain perdit sa lourdeur de monolithe, il lui sembla qu'il était guimauve, plastique. La seule chose qui tenait encore, c'était qu'il était faux, de bout en bout, à douter même que le train dans lequel ils allaient embarquer existât vraiment.